

# LE THÉÂTRE AU CHŒUR

Renouant avec l'esprit du théâtre, ce numéro anniversaire est consacré au chœur. L'occasion de se rassembler autour de la scène, du texte, du livre ; de partager nos lectures et vos coups de cœur.

Ensemble, depuis un an, nous créons ce billet numérique, lien entre nos lecteur·rice·s ami·e·s et l'équipe des éditions Théâtrales. L'occasion de redécouvrir les textes de nos auteur·rice·s à travers vos yeux, de faire vivre le théâtre, la culture et la lecture à un moment où ils sont plus que jamais en danger.

Nous vous souhaitons une année 2020 sous le signe du chœur, du rassemblement et du partage. C'est du collectif que naît la richesse! ●

*Tous les deux mois, le billet numérique Aparté vous offre le point de vue sensible d'ami·e·s lecteur·rice·s, auteur·rice·s, comédien·ne·s, metteur·se·s en scène... sur des textes des éditions Théâtrales réunis autour d'un thème. L'occasion de (re)découvrir ces textes différemment.*

*Thème d'Aparté n° 8 (mars 2020): la nourriture. Pour vous abonner à nos lettres d'information numériques, [cliquez ici](#).*

*Merci aux ami·e·s de ce billet : Carole, Cécile, François, Marion et Sylvain.*

## Au sommaire de ce billet

### page 2

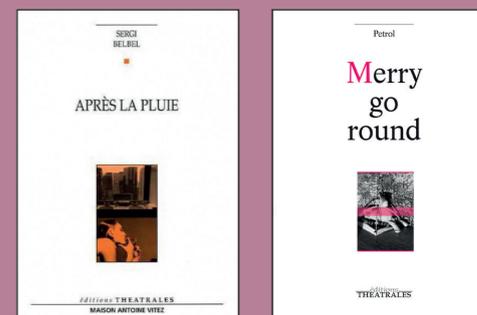
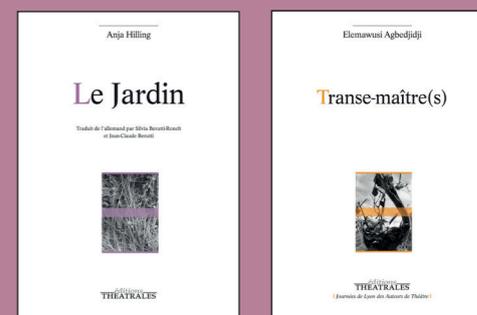
- **Sex, drugs, rock'n'roll (and flowers).** *Le Jardin*, d'Anja Hilling, traduit de l'allemand par Silvia Berutti-Ronelt et Jean-Claude Berutti, par Cécile Backès, metteuse en scène et directrice de la Comédie de Béthune - CDN des Hauts-de-France
- **La force de la parole partagée et libérée.** *Transe-maître(s)*, d'Elemawusi Agbedjidji, par Carole Bergen, comédienne et professeure en conservatoire

### page 3

- **Brûler la vie.** *Après la pluie*, de Sergi Belbel, traduit du catalan par Jean-Jacques Préau, par Marion Bierry, comédienne et metteuse en scène
- **Dramaturgie de la convergence.** *Merry go round*, du collectif Petrol, par Sylvain Diaz, maître de conférences en études théâtrales

### page 4

- **Cent monologues pour un portrait.** *Le Fils*, de Christian Rullier, par François Rancillac, metteur en scène
- **Petites lectures pour aller plus loin**





## Sex, drugs, rock'n'roll (and flowers)

*Le Jardin*, d'Anja Hilling, traduit de l'allemand par Silvia Berutti-Ronelt et Jean-Claude Berutti, 2015

**Cécile Backès**, metteuse en scène, directrice de la Comédie de Béthune - CDN des Hauts-de-France

Lisant *Le Jardin*, je me suis promenée dans un lieu humide et sombre. Aux côtés d'Antonia et de Sam Embers, allongée dans un lit frais de gouttes de rosée, le cerveau parcouru de vapeurs de drogue, je me suis abandonnée aux fragments éclatés de ce chant d'amour et de mort. Là, j'ai rêvé à une nouvelle origine du monde, envahie par des images fascinantes – comme celle d'un dahlia orangé, spectre et renouveau du soleil. Qui sera immortel ? Qui crée l'Histoire ?

Car ici, les fleurs sont narratrices. Observatrices. Déesses de ce monde souterrain. Un chœur de dix fleurs, raffinées comme des pièces de haute couture, commente l'odyssée d'Antonia. *Le Jardin* se fait expérience poétique qui explose et explore les limites du récit par l'homme. Images et voix rêvées de ces fleurs qui m'emmènent vers ces lignes de Jean Genet dans son *Journal du voleur* : « Je peux sans pitié considérer toutes les fleurs, elles sont de ma famille. Si par elles je rejoins aux domaines inférieurs – mais c'est aux fougères arborescentes et à leurs marécages,

aux algues, que je voudrais descendre – je m'éloigne encore des hommes. »

Expérience de lecture rare, *Le Jardin* me laisse éblouie, lui et le défi qu'il contient pour le passage au plateau d'un théâtre-récit hors des huis clos humains, hors des sentiers battus, hors de toutes les normes. ●



## La force de la parole partagée et libérée

*Transe-maître(s)*, d'Elemawusi Agbedjidji, 2019

**Carole Bergen**, comédienne et professeure en conservatoire

« Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir », écrit Aimé Césaire dans le *Cahier d'un retour au pays natal*.

*Transe-maître(s)*. Dès le titre de la pièce, on entre dans le jeu de la langue. Puis on s'amuse de la présentation des personnages, des titres de chapitres qui bousculent l'imagination, des paroles de chansons dont on entend les mélodies lointaines, jusqu'à la scène intrusive qui nous bouleverse et impose sa poésie.

Les voix du passé nous parviennent à travers le prisme naïf des collégien·ne·s soumis·e·s aux lois de Jules Ferry. La pièce retrace une page de

l'histoire coloniale française, où l'interdiction de parler les langues vernaculaires soumet les enfants à la peur, la délation forcée, l'humiliation et la honte.

Dans ce pays où la pluie tarde à venir, l'élève Dzitri décide un jour d'échapper à la punition en faisant disparaître « le fils du maître », cet objet rebutant qui symbolise la faute et que celui qui ne parle pas la « langue pure » doit porter autour du cou, sous les quolibets de tous. À l'autorité et la pression des maîtres, Dzitri oppose son silence et déstabilise l'ordre établi. Face à la curiosité de ses camarades, la parole se libère et l'orage gronde, le vent de la rébellion souffle.

Dans mon travail de pédagogue, je recherche toujours des pièces qui rassemblent le groupe, où la parole se partage et amène le souffle commun. L'envie de monter la pièce avec les vingt élèves du conservatoire Paul-Dukas s'est donc imposée immédiatement, car *Transe-maître(s)* offre d'emblée la possibilité d'un travail choral : sur la figure des collégien·ne·s dont les jeunes étudiant·e·s portaient tou·te·s en elleux les traces, sur la domination des maîtres et des lois, sur la gaieté aussi, l'irrévérence, notamment grâce aux chansons qui permettent un travail re-créatif d'ensemble. Et puis, cette partition magnifique de la lettre de Thiaroye, un chœur de suppliciés d'un passé honteux et occulté, que nous avons partagé à vingt voix en juin 2019.

L'écriture imagée, inventive, précise et ciselée, voguant entre humour et poésie, rend le récit

captivant, les personnages attachants et l'histoire dangereusement actuelle.

Ayant été moi-même une écolière punie tout au long de sa scolarité car trop bavarde, trop impertinente, je ne pouvais qu'être attirée par la langue « si bien pendue » d'Elemawusi Agbedjidji et la révolte de Dzitri, qui permet aux élèves la désobéissance. ●



## Brûler la vie

*Après la pluie*, de Sergi Belbel, traduit du catalan par Jean-Jacques Préau, 1997

**Marion Bierry**, comédienne et metteuse en scène

Huit personnages d'une multinationale se retrouvent sur le toit d'une tour pour fumer en cachette : ils forment un chœur qui, comme par vagues, se détache puis se reforme, renvoie aux destins individuels ou aux desseins collectifs.

Sur le toit-terrasse, là-haut on rêve, on se défoule, on s'insulte, on brave l'interdit – l'air est électrique, voilà plus de deux ans qu'il n'a pas plu – on se confie, on se séduit, et surtout on se révolte : contre ses collègues, contre sa direction, contre l'entreprise, contre sa propre vie en voulant passer de l'autre côté de la rambarde et faire le grand saut.

Qu'importe la santé ! Chez Belbel, la vie vit sa vie ! Ses personnages la brûlent joyeusement,

tragiquement. La fumée de cigarette apporte des bouffées de délire, de rire, de désir.

Avec son dérèglement climatique, ses existences cadencées par toutes formes de normes, ses femmes stériles, ses pères paumés, ses harcèlements en tous genres, ses suicides, ses explosions loin en bas dans la ville, ses tours et ses avions qui les percutent, *Après la pluie* reste une œuvre visionnaire et, tel un radeau égaré dans le calme plat contemporain, brave les tempêtes. Rien n'y est sérieux, rien n'y est sage : la liberté, l'amour, la mort, ne s'appriivoisent pas. ●



## Dramaturgie de la convergence

*Merry go round*, de Petrol, 2016

**Sylvain Diaz**, maître de conférences en études théâtrales

D'abord, « l'homme barbu blouson de cuir » et « la femme long manteau noir ». De part et d'autre d'un manège, chacun observe « la petite fille anorak rose » et « le fils bonnet Spiderman » absorbés dans leur chevauchée.

Puis, un homme hanté par le souvenir de « la culotte d'Havana ». Il fuit, nu, à travers champs où, fréquemment, il trébuche.

Puis, « la femme » et « l'enfant » en Angleterre qui échangent par téléphone avec « l'homme » au Brésil, tandis qu'en Chine, l'ouvrier Ben Gue

ne parvient plus à tenir la cadence du travail à la chaîne.

Puis, des portraits de femmes et d'hommes. Certains puissants – « le propriétaire de Kmart » ; d'autres, non – « Je vends des churros l'été sur les plages espagnoles ».

Enfin, le surgissement brutal d'un ange imprécauteur et exterminateur qui demande dédommagement, en appelle à la vengeance.

Au fil de ces cinq parties qui, thématiquement comme stylistiquement, sont toutes autonomes, *Merry go round* donne le tournis, fait perdre le nord. Et pourtant...

Et pourtant, les regards, puis les pensées de « l'homme barbu blouson de cuir » et de « la femme long manteau noir » se croisent. Et pourtant, une dépêche AFP accompagne la fuite de l'homme nu, évoquant la mort d'ouvriers bangladais, portugais, marocains dans leurs usines-dortoirs. Et pourtant, un Américain qui « pèse 500 kilodollars par an » parraine la jeune Mei Gue dont le « père Ben est mort brutalement ».

Dans *Merry go round*, Petrol travaille à opérer, sur le plan poétique, ce qui peine à s'inventer sur le plan politique : une convergence, qui vise à dire la perte, mieux, la défaite de celles et ceux qui vivent à l'ombre des gratte-ciel lumineux où s'étalent d'immenses publicités.

Une convergence qui concourt à une forme de choralité dissonante où le « nous » ne l'emporte pas sur le « je », où le collectif ne fait pas

disparaître l'individu, à l'image de cet auteur pluriel que constituent Lancelot Hamelin, Sylvain Levey, Philippe Malone et Michel Simonot qui écrivent à huit mains depuis 2005. ●



## **Cent monologues pour un portrait**

*Le Fils*, de Christian Rullier, 1985

**François Rancillac**, metteur en scène

Alors qu'en 1986 je cherchais tous azimuts un nouveau texte pour répondre à l'invitation d'un éphémère festival dédié à la jeune création\*, les bonnes fées de Théâtrales me prêtent plusieurs de leurs récentes parutions – et c'est le coup de foudre pour *Le Fils* ! Cent monologues (sans ordre établi) de 10 à 40 lignes, cent personnages et autant de prises de parole pour tenter de tirer le portrait de ce M. Le Fils, qu'on ne verra évidemment jamais... Et plus le puzzle se construit, plus la photo se brouille, se disperse et se perd dans ses infinies contradictions. Le Fils était-il un écrivain génial ou un raté de première ? Un grand amoureux ou un débauché cynique ? Un homme aux mille vies ou un pur mythomane ? Chacun, chacune prétend détenir LA vérité, qui se diffracte en un kaléidoscope infini...

Et l'affaire se complique encore : les personnages évoquent Le Fils après sa mort, mais ils apparaissent habillés comme à l'époque où ils l'ont rencontré (depuis sa naissance dans

les années 1930 – pour sa mère et sa grand-mère – jusqu'à sa disparition dans les années 1980)... Est-ce à dire que c'est Le Fils lui-même qui les imagine parlant de lui post mortem, mais tels qu'il s'en souvient, lui, figés dans le temps suspendu d'une photo mentale ? « Mesdames, messieurs, bonsoir, je suis le personnage, mais attention, je suis aussi le narrateur de l'histoire du personnage que je suis... », dira même ironiquement un des personnages de la pièce !

Par-delà son inventivité débordante, sa vivacité de style, son talent à croquer en quelques lignes des personnages savoureux, *Le Fils* est plus profondément une réflexion sur l'écriture elle-même, qui s'auto-engendre et se nourrit de sa propre matière en une mise en abyme vertigineuse ! *Le Fils*, qu'il soit un personnage ou une pièce, n'est l'enfant que de lui-même.

Cette autobiographie du Fils, portrait impossible qui se défait en même temps qu'il se construit, est peut-être aussi rétrospectivement un portrait du très regretté Christian Rullier *himself*, écrivain donjuanesque, bouffeur de vies et de fictions, jubilant de son impureté artistique et perclus d'angoisses. Cette intensité à 300 % qui brûle ici de page en page dans un grand éclat de rire est d'abord un formidable défi littéraire au scandale insoutenable de la mort. ●

\**Le Fils* sera créé en juin 1987 à La Cigale (Paris), avec 76 comédien·ne·s, quelques enfants et quelques chiens (mise en scène François Rancillac, scénographie Alain Roy, costumes Pascale Lavandier, lumière Marie-Noëlle Bourcart, son Michel Maurer). Le spectacle recevra le prix du « Printemps du Théâtre à Paris ».

## **Petites lectures pour aller plus loin**

- Michel Azama, *Dissonances* (le chœur qui s'emmêle)
- Denise Bonal, *Turbulences et petits détails* (le chœur propice aux souvenirs et à la nostalgie)
- François Bourgeat, *Djurdjura* (le chœur de la mémoire historique)
- Michèle Césaire, *La Nef* (le chœur comme exutoire)
- Bernard Chartreux, *Cité des oiseaux* (le chœur comme retour aux sources antiques)
- Brian Friel, traduit de l'anglais par Jean-Marie Besset, *Danser à Lughnasa* (à chœur vivant et dansant)
- Groupov, *Rwanda 94* (le chœur comme parole des mort·e·s)
- Philippe Minyana, *Pièces* (le chœur comme communauté apaisante)
- Guillaume Poix, *Straight* (le chœur, parole des discriminé·e·s)
- Sandrine Roche, *Des cow-boys* (le chœur du far-west... ou de banlieue)
- Julie Rossello-Rochet, *Atomic Man* (au chœur de l'atome)
- Clémence Weill, *Philoxenia* (au chœur du politique et de la famille)